

Mon écrivain préféré

Marie-Aude Murail

Sophie Chérier

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

ISBN 978-2-211-11453-0

© 2011, *l'école des loisirs, Paris*
Imprimé en France par Mame à Tours

*À Colette François
Et, bien sûr, pour Mathilde et Charles*

Chapitre 1

*Où un futur papa rencontre une future maman,
où ils se marient et où ils ont beaucoup d'enfants.*

Une fille rencontre un garçon. C'est comme ça que les contes finissent et que toutes nos vies commencent, par la rencontre de nos parents. La future maman de Marie-Aude Murail s'appelle Marie-Thérèse Barrois. Pendant la deuxième guerre mondiale, à cause de la pénurie d'enseignants partis au front, elle a fait l'institutrice, une instit' à peine plus vieille que ses élèves. Elle n'a jamais connu son père, Raoul Barrois, mort prématurément, un sculpteur ébéniste génial capable de tailler le bois, de repousser l'étain, de fabriquer des serrures de coffrets à bijoux, et les bijoux qui vont avec, dans le creux de sa main. Ses meubles ornementés trônent à la maison comme des présences tutélaires, comme des fantômes. Marie-Thérèse rêve d'être actrice, lit des vers très classiques à des soirées de poésie. Au cours d'une de ces soirées, un jeune homme l'aborde : « C'est pas de la bonne poésie, ce que vous lisez là, mademoiselle. » Un vrai début de film hollywoodien où le couple commence par montrer ses griffes avant de se tomber dans les bras. Ils parlent. Lui en pince plutôt pour les surréalistes. C'est un autodidacte famélique, un peu sauvage, pas très bien élevé, sans père, plus ou moins abandonné par sa mère. Il s'appelle Gérard

Murail. Il est seul, solitaire, il est poète, ce qui n'est pas un métier. Il s'est engagé dans l'armée de l'air en désespoir de cause. Marie-Thérèse fonce voir son général, explique tout, vide son cœur. Le général aime la poésie. Il écoute la jeune fille passionnée, à qui le fiancé vient d'offrir son premier cadeau, un volume d'Aragon où il est dit « Mon bel amour, mon cher amour, ma déchirure, je te porte dans moi comme un oiseau blessé ». Conquis, le général rend les armes et le jeune homme. L'armée française perd une recrue. Marie-Thérèse a gagné l'amour de sa vie. Tout le monde l'a tout de suite su. La première fois qu'elle l'a amené chez elle, une tante a soufflé à l'oreille de sa mère : « Voilà ton gendre ! »

Nous sommes à la fin de la guerre. Quatre enfants vont naître en dix ans : Tristan, Lorris, Marie-Aude et Elvire. Le premier deviendra l'élève du compositeur Olivier Messiaen, puis compositeur lui-même, et professeur de composition à la Columbia University de New York, et les trois suivants écrivains, chacun dans son genre. Il y a des familles de boulangers, des lignées de garagistes, des dynasties d'avocats. Chez les Murail, on est artistes, de mère en fils, de père en filles. Ça ne se discute pas. L'enseigne est là, au-dessus de la porte. Elle est prête. Mais chacun est libre d'y mettre ses couleurs.

Au printemps 1954, les amis et la famille ont reçu ce faire-part :

« Tristan, 7 ans, et Lorris, 3 ans, sont très contents de vous annoncer la Naissance de leur Sœur Marie-Aude, 6 livres, le 6 mai 1954 à 11 h 30. »

6 livres... ? Déjà ? ! Elle a fait mieux depuis. Dans l'album que leur mère a confectionné pour chacun des

enfants Murail, on note dans les légendes des photos une remarquable cohérence :

«Bibiche a 18 mois (Bibiche, c'est elle!)... et le meilleur moyen pour être tranquille, c'est de lui donner un livre.» Plus tard, au gré des déménagements : « Marie-Aude est une littéraire » et elle pose, que ce soit au Havre ou à Foucart, devant des bibliothèques.

«Je suis devenue écrivain parce que je n'avais pas le choix, résume Marie-Aude dans *Continue la lecture, on n'aime pas la récré...*, et j'y ai ajouté «jeunesse» en oriflamme.»

Chapitre 2

Où l'on apprend que, pour devenir écrivain plus tard, il ne faut pas forcément faire des études ni être bon à l'école, mais jouer, s'ennuyer, jouer, rêver, jouer, lire en cachette, et encore jouer, et s'exposer à être totalement et momentanément incompris.

C'est d'abord pour Elvire, de quatre ans sa cadette, que Marie-Aude se met à écrire les histoires qu'elle imagine entre les quatre murs de sa chambre, au Havre puis à Paris, où la famille déménage quand elle a sept ans. Ces quatre murs, elle les repousse avec les moyens du bord, des moyens de toute petite fille, des moyens de Noé enfermé dans son arche et qui, sous peine de devenir fou de solitude, doit apprendre ou inventer la langue des bêtes sauvages. Le silence (c'est l'époque où les enfants ne parlent pas à table, ni ailleurs), elle le peuple de personnages et de langages imaginaires. La fratrie détourne, aménage, adapte et s'approprie. D'une cheminée, ils font une montagne. De la baignoire, un océan. D'un bout de couloir, une patinoire. D'un drap de lit tendu, un camping grandeur nature. D'une chambre fermée, un univers entier. Avec les livres, les deux grands frères fabriquent des circuits pour leurs petites voitures. Avec des animaux en peluche qui remplacent vite fait leurs poupées de petites filles modèles, Marie-Aude et Elvire bâtissent

des drames et des comédies. S'inventent des doubles masculins. Font tourner dans leur corde à sauter des chiens et des chevaux de rêve, leur donnent des noms, les appellent, leur répondent. Nourrissent leur faim d'audace et de tendresse avec des livres. Livres collectionnés, les *Tintin*, les *Arsène Lupin*, les *Contes et Légendes* Fernand Nathan sous leur belle couverture blanche à raies d'or, livres interdits, pas assez prestigieux ou « pas de ton âge », livres piqués dans la bibliothèque paternelle, et bientôt livres écrits, comme des vrais, sur des cahiers à petits carreaux.

Le Journal de Zip et Zop (destiné aux enfants de 7 à 12 ans – normal, Marie-Aude en a 13 quand elle le rédige pour Elvire, qui en a 9) est un authentique journal : découpage des pages en colonnes, sommaire, courrier des lecteurs, rubriques variées : feuilleton policier, conte champêtre, vie édifiante du saint curé d'Ars, aventures de pirates, illustrations en couleurs, le tout pour la somme de 1,50 franc (réaliste : en 1967, le prix d'un timbre est de 50 centimes) ! Tout y est déjà. L'écriture vive, déliée, foncée, la variété, le souci du public et de ses réactions, le retour des héros. Zip et Zop, Rique et Bruno, Poupoune Chinchilla sont les parents en peluche des héros qui naîtront vingt ans après, Nils Hazard, Catherine Roque, Émilien Pardini et Martine-Marie.

Mais ces fantaisies ne plaisent pas à tout le monde. Marie-Aude, qui se déclare « analphabète de chiffres » et, encore aujourd'hui, pleure de rage d'être infichue de calculer la réduction de 25 % sur son bon de commande du catalogue de La Redoute, sait ce que c'est que d'être montrée du doigt, barrée de rouge, et cela même dans les matières où l'on se croit, où l'on se sent plein de ressources.

« Quand, en cinquième, ma plume se hasardait à broder quelque arabesque imaginaire, mon prof écrivait en marge “menteuse !” se souviendra-t-elle plus tard. Il n’y a que les poètes qui aient le droit de voir la terre bleue comme une orange. Voilà comment on crée des générations d’adultes aussi insensibles à la chasse au dahu qu’à la chasse au Snark. »

Cette génération perdue pour les rêves et le bonheur, Marie-Aude a décidé très tôt, jour après jour, de toutes ses forces, de toute son âme, de ne jamais en faire partie.

Chapitre 3

Où la Sorbonne n'est pas, coquin de sort ! bonne pour tout le monde mais où elle mène à tout, à condition d'en sortir... et peut même vous pourvoir en amitié épistolaire, en sources d'inspiration et en idées de dédicaces et de noms de personnages...

À force de lire, on finit par avoir des lettres. À force de penser, des idées. À force de se taire, envie de tout déballer.

Marie-Aude entreprend tout naturellement des études de littérature et choisit de les poursuivre dans leur temple : la Sorbonne.

« Parmi le petit paquet fervent de mes étudiants de deuxième année qui suivaient les cours du soir, se souvient Alain Lanavère, figurait une jeune fille singulière : très longue, mince, un visage de petit garçon, toujours habillée en homme, des cravates, serrées ou pas, des blazers ou des vestons croisés, de la fantaisie, des yeux pétillant d'intelligence, beaucoup d'allure, à la fois très sincère et très réservée, pudique, extraordinairement volontaire. De surcroît, elle écrivait brillamment. »

Une affection mêlée de respect naît entre le professeur et l'étudiante, scellée par leur passion commune pour l'œuvre de Jean Giraudoux, la pièce *Intermezzo*, notamment, « qui annonçait déjà certains de ses livres, souligne M. Lanavère : ce conflit entre le monde concret mais pro-

saïque et un monde surnaturel plein de poésie mais inquiétant.» Si Marie-Aude aime parler littérature, en revanche elle ne dit rien de sa vie à son maître, sauf une fois, pour lui annoncer qu'elle se marie, suit son époux, Pierre, en coopération en Martinique et a l'intention de rédiger, depuis là-bas, un mémoire de maîtrise sur *Intermezzo*. Pendant un an, Marie-Aude avance par correspondance. De temps en temps, M. Lanavère reçoit une lettre de Pierre, qui l'interpelle et réclame des corrections. Alors, tel Alfred de Musset corrigeant *Indiana*, le premier roman de George Sand, en rayant un adjectif sur deux et tous les points de suspension, M. Lanavère met en garde son élève : « Tous ces points de suspension, non ! Un travail critique ne saurait être surréaliste. » Pour finir par accorder à l'original mémoire la mention très bien sans avoir vu son auteur une seule fois de toute l'année.

Encouragée, et de retour en métropole, Marie-Aude choisit un sujet peu banal pour sa thèse de doctorat de troisième cycle (soit bac plus 6, comme on ne disait pas encore à l'époque) : les livres « pour la jeunesse ». « Inutile de dire qu'à l'époque, à la Sorbonne, personne ne voulait en entendre parler, souligne Alain Lanavère. D'ailleurs, ça continue. Plus bornés que les sorbonnards, vous savez... Elle m'avait demandé de lui trouver un directeur de thèse. Je me suis adressé à un spécialiste du XVIII^e et de la poésie contemporaine que j'aimais bien. Hélas, c'était un homme morose, sec, capricieux, détestant les enfants pour couronner le tout. La soutenance s'est très, TRÈS mal passée. »

Marie-Aude a commencé fort, en donnant à son travail de recherche un titre peu orthodoxe : « Pauvre Robinson ! ou Pourquoi et comment on adapte les

romans classiques au public enfantin ». Elle y dit des choses qu'on n'a pas l'habitude d'entendre. Que les auteurs de littérature populaire (donc méprisée par les professeurs), Paul Féval, Erckmann et Chatrian, Ponson du Terrail, Alexandre Dumas, Dickens « ont été des hommes heureux ; ils ont rencontré un public qui pleure, qui s'émeut, le peuple et les enfants ». Que les vrais classiques de l'enfance, ce ne sont pas ces livres imposés par les adultes « pour ton bien », mais souvent des livres « dérobés aux adultes par les enfants comme une part du feu et qui deviennent chefs-d'œuvre chaque fois qu'un enfant y échauffe son imagination et qu'ils éclatent, comme une fusée d'artifices, en rêves et en jeux ». Que l'enfance n'est pas une préparation à la vie, c'est la vie elle-même. Elle y parle de son petit garçon, Benjamin, trois ans, cite en exemple ses réactions, son langage, ses plaisirs. Elle soutient sa thèse d'une façon révolutionnaire, sous forme d'interview avec une amie.

Le jury interloqué l'écoute avec des airs pincés, lui accorde la mention Bien (qui n'existe pas, est une pure brimade), lui reproche d'avoir écrit un roman et non un travail sérieux – universitaire, quoi ! – et conclut : « Vous nous parlez de bonheur, mais nous ne sommes pas des gens heureux, nous, à la Sorbonne. » Le lugubre président du jury aperçoit Pierre au fond de la salle, et va lui serrer la main comme on présente des condoléances, en lui murmurant : « Je vous plains. »

« Ils n'ont pas été loin de me casser, note Marie-Aude aujourd'hui. Moi, j'avais beaucoup d'admiration, beaucoup de respect pour la Sorbonne, les chercheurs, les intellectuels. J'en ai toujours. Toute la série des Nils

Hazard, mon détective étruscologue, est un hymne à la Sorbonne. (Le nom du héros n'est-il pas formé du prénom de Nils Holgersson et du patronyme de Paul Hazard, le premier sorbonnard qui ait daigné, dans les années 1930, écrire sur la littérature de jeunesse?) D'ailleurs, je n'ai aucun regret. J'ai fourbi mes armes en faisant mes études à la Sorbonne. J'ai lu tout ce que je pouvais trouver comme ouvrages de linguistique ou de stylistique. On ne peut pas me raconter de bobards. En face de moi, j'aurai toujours besoin de lecteurs, mais l'analyse de mes textes, je peux la faire moi-même. Et puis, j'ai eu M. Lanavère comme professeur.»

Celui-ci lui écrit cette prière, cette prémonition, ce viatique : «J'attends de trouver vos romans en librairie», avant de la perdre de vue des années durant. «Elle est partie dans la vie», résume-t-il drôlement.

Lui-même est dans la vie, quoique sorbonnard patenté. Il a des enfants, s'y intéresse, les élève, les nourrit – de lectures entre autres. Le voilà qui reconnaît un jour le nom de son ancienne élève chérie dans un numéro de *J'aime lire*, auquel ses enfants sont abonnés... Il écrit à l'adresse de l'éditeur, qui transmet.

Ils se sont retrouvés. Ils ne se lâcheront plus. C'est, cette fois, une amitié épistolaire hors du commun qui naît entre eux. Ils ne se voient ni ne se téléphonent jamais, mais s'envoient des nouvelles intimes, des encouragements, des comptes rendus de lectures, des critiques, des reproches et des conseils, dont ni l'un ni l'autre ne tiennent aucun compte – ce qui est la marque des amitiés véritables. Marie-Aude trouve que M. Lanavère aime trop Stendhal? Il le lit et le relit de plus belle. M. Lanavère

exhorte Marie-Aude à marier ses deux « admirables » séries, les Émilien et les Nils Hazard, lui suggère carrément de faire suivre à Émilien des cours d'archéologie à la Sorbonne sous la direction de Nils, voire de jeter le trouble dans le cœur de Martine-Marie en mettant Catherine, jeune maman, sur sa route ? Elle n'écoute rien. Se contente de lui répondre par des clins d'œil, des silences, d'autres livres. C'est à lui qu'était dédié le premier Nils Hazard, *Dinky rouge sang*. Un autre livre le sera à Jean-Rémy L., un des fils Lanavère devenu séminariste, et, dans *La Dame qui tue*, un personnage s'appelle Anne Lavère, hommage à sa fille Marie-Anne... Le temps passe. La notoriété et le prestige de Marie-Aude grandissent. C'est dorénavant sur son œuvre à elle que M. Lanavère dirige des mémoires de maîtrise...

Chapitre 4

Où l'on constate que la jalousie est un excellent défaut, où les romans à l'eau de rose sentent le soufre, et où l'on devient grand en parlant aux petits, bref, où, pour accomplir son destin, il ne faut se fier ni aux proverbes, ni aux apparences, ni aux préjugés.

C'est Elvire qui commence. La petite dernière prend une longueur d'avance. Son premier roman, *Escalier C*, est un des best-sellers de l'année 1983, prix du premier roman, prix George Sand, porté très vite à l'écran avec la collaboration de son auteur au scénario. Marie-Aude, qui a fini ses études depuis trois ans et se demande ce qu'elle fera quand elle sera grande, en est malade de jalousie. Elle puise dans cette rage de se faire doubler une énergie insoupçonnée. Ses débuts sont farouches et hésitants, fonceurs et masqués.

D'abord, des nouvelles dont les héros sont des enfants pour le journal *La Croix*. Puis, sous les pseudonymes d'Aude Mareuil et de Cécile (son deuxième prénom) Laurie, des romans à l'eau de rose à la pelle pour *Nous Deux*, *Bonne Soirée*, *Intimité*, tellement soignés et subversifs – féministes plus que féminins, brûlants mais au sens de caustiques – qu'ils finissent par lui être tous refusés. Enfin, un premier livre confessions publié sous forme de journal intime chez un éditeur suisse. Rien qui la fasse se trouver vraiment.

C'est une amie qui donne le déclic : « Pourquoi tu n'écrirais pas pour les enfants ? Je connais quelqu'un à *Pomme d'Api*. » Marie-Aude se lance, travaille sans relâche, apprend à collaborer de plus en plus régulièrement à *J'aime lire*, *Astrapi* et plus tard *Je bouquine*, publie son premier conte en volume, *Mystère*, chez Gallimard. Puis, un beau jour, c'est l'explosion, le feu d'artifice. Coup sur coup, deux années de suite, en 1989 et 1990, à trente-cinq ans, elle obtient le prestigieux prix Sorcières décerné par l'association des libraires spécialisés jeunesse, pour *Le Chien des mers* puis *Le hollandais sans peine*. À l'heure où la France commémore le bicentenaire de la Révolution, c'est sa révolution à elle, une nouvelle vie qui commence, la vie dont elle avait rêvé sans savoir qu'elle existait. À Metz, à l'occasion d'un autre prix décerné cette fois par des enfants, le tout premier d'une longue série ininterrompue, elle vient pour la première fois, en juin 1989, rencontrer ses lecteurs, assiste à un dîner en perruques et costumes d'époque en hommage à La Fayette, donne une conférence désopilante dans laquelle elle raconte ses déboires d'auteur débutant refusé, corrigé, censuré, trituré, mais finalement vainqueur.

Elle a trouvé sa voie, sa voix, son public et sa place.

Cette même année paraissent le premier volume de la série des Émilien, *Baby-sitter blues*, et l'album *Funiculaire* chez Milan. Près de vingt ans plus tard, Marie-Aude se retrouve à la tête d'un troupeau égaillé, d'une armée pacifiste de quatre-vingts livres, romans, contes, nouvelles, essais, feuilletons, traduits en allemand, espagnol, catalan, chinois, coréen, anglais, italien, russe, serbo-croate, etc.,

fêtés, primés, réimprimés, jusqu'au triomphe d'*Oh, Boy !*, qui obtient en l'an 2000 le prix jeunesse France Télévision et le Tam Tam du Salon de Montreuil, et au sacre de *Simple*, quatre ans plus tard, qui collectionne récompenses et réimpressions, suivi l'année d'après d'une autre forme de consécration : Marie-Aude Murail est le premier écrivain français pour la jeunesse à être décoré de l'ordre de chevalier de la Légion d'honneur pour services rendus à la littérature.

Un mot d'auteur, méchant à souhait, court sur la Légion d'honneur refusée à grand bruit par le compositeur Maurice Ravel. Son confrère et néanmoins ennemi Erik Satie avait cinglé à son propos : « Ravel refuse la Légion d'honneur, mais toute sa musique l'accepte. »

En ce qui concerne Marie-Aude, c'est le contraire qui vient à l'esprit. Elle a accepté la décoration officielle, elle s'en est même réjouie, mais toute sa littérature continue de secouer les rubans, de décoiffer les notables, de troubler les consciences, de dire non.

Quand elle doutait, quand elle trouvait certes normal, décent, qu'un écrivain vive de sa plume, mais désespérait de jamais y arriver elle-même, son éditrice Geneviève Brisac l'avait rassurée : « Nous étions debout sur le trottoir, à Paris, au coin de la rue de l'Université, se souvient-elle, et les mots sortaient tout seuls de sa bouche, ce qui me frappait c'était son entêtement, dans sa manière d'être comme dans sa manière d'écrire. C'était pour moi une conteuse, quelqu'un qui aura toujours du travail et toujours du succès parce que nous aurons toujours besoin d'écrivains comme elle. Quelqu'un qui inspire une confiance absolue. »

Aujourd'hui, Geneviève va plus loin : « À force de travail, Marie-Aude en est arrivée à un point où non seulement elle peut TOUT faire, et la maîtrise stylistique de *Charity*, son hommage à Beatrix Potter, en témoigne, mais où ça l'intéresse de tout faire. Et puis elle a compris depuis toujours, comme Karen Blixen, qu'un écrivain est aussi un personnage. Et ce personnage, elle ne laisse personne le fabriquer à sa place. On peut classer ça sous la rubrique de l'élégance. Son élégance de l'âme et de la personne se mettent en œuvre dans sa manière de se fabriquer un costume et une carapace et même quand elle se sent parfois fragilisée et mise à nu, quelque chose demeure de son œuvre dans cette exposition, ne serait-ce que la constance. »

Chapitre 5

*Où le mari de notre écrivain préféré ne se contente pas d'être
l'homme de sa vie et le père de ses enfants mais
prétend – avec un succès indiscutable quoique fâcheux
pour le reste du monde – être son lecteur préféré...*

Pierre Robert est intarissable quand il s'agit d'évoquer celle qu'il a choisie il y a bientôt trente-cinq ans (noces de rubis – préparez vos cadeaux, ndlr). Je lui propose d'écrire un texte de son cru sur Marie-Aude? Il m'en expédie quatre versions, chacune augmentée par rapport à la précédente. Je lui demande de nous raconter leur rencontre? Quatre feuillets serrés arrivent, par retour du courriel. Cet homme aime écrire et il écrit bien, lui aussi. Plus d'hésitation: il est temps pour l'école des loisirs d'envisager le prochain lancement de la nouvelle série « Mon mari d'écrivain préféré ».

« Raconter ma rencontre avec Marie-Aude? C'est presque un rituel que je célèbre, écrit donc Pierre Robert. Parce qu'au fond, je sais que rien de ce qui est aujourd'hui n'existerait s'il n'y avait eu ce commencement, qui, *tant qu'il est présent, tel un dieu, sauve toute chose**. Pour avoir les yeux tout neufs, il suffit de les fermer. 1970. Je sors du premier cycle de l'École supérieure de théologie catholique d'Issy-les-Moulineaux. En clair, le

* Ça, ce n'est pas de moi, mais de Platon, cité par Hannah Arendt.

grand séminaire Saint-Sulpice. Je veux être prêtre. Je viens de m'inscrire en sciences-éco à Assas. Avec Pascal et Claude, deux compères d'Issy, nous trouvons gîte dans le presbytère de la rue Saint-Claude, dans le troisième arrondissement. Lucien Monteix est alors le curé truculent et généreux de Saint-Denys-du-Saint-Sacrement. Tous les dimanches, à sa table, nous côtoyons les vicaires, la mère du curé et son chien, Pimm's, un fox trop gâté et pourri d'eczéma. Il y a là un jeune prêtre espagnol, «Paco» Rodriguez. Très vite, autour de lui, une petite communauté de jeunes se forme : messes ad hoc où la miche de pain du boulanger remplace les hosties, réunions et "dîners-débats" où nous saucissonnons en refaisant le monde. Je participe à l'animation et gratte ma guitare. Il y a beaucoup de jeunes filles charmantes et graves. Dont Marie-Aude. Mais je ne le sais pas encore. Son papa, poète, écrit pour nous des textes superbes et pénétrants, que sa fille lit pendant les célébrations et qui ont noms : "Fête", "Pauvreté". Je l'écoute. A peine deux années passent.

Marie-Aude fait du catéchisme, trois étages plus bas. Un jour, le curé, en voyant les panneaux qu'elle a créés avec les enfants, lui signale qu'en fait de catéchèse elle "extériorise ses démons intérieurs" (*sic*). Un samedi, après une séance – c'est en février 1972, le 18 ou le 19 –, Marie-Aude monte chez moi. L'y ai-je invitée ? Sans doute. Nous parlons, lentement, avec effort. Nous sommes deux « taiseux ». Mais, ce soir-là, je m'arrache les mots, je ne sais pourquoi. Je lui parle de mon frère mort, de ma vie, comme si c'était celle d'un autre. Elle

m'écoute, sur un fauteuil Voltaire rouge qui servait à la paroisse pour les mariages. Elle va partir et moi aussi. Je m'approche du fauteuil. Je suis devant elle, debout. Un peu trop près, car, lorsqu'elle se lève, elle est si proche de moi que je dois la retenir pour qu'elle ne retombe pas assise. Donc, je la serre très fort dans mes bras. Tout est scellé entre nous à cet instant. Vite, vaguement paniqués par ce qui nous arrive mais pleins d'une folle témérité, nous sortons tous les deux dans la rue main dans la main, pour la première fois, le long des quais de la Seine, pour la première fois. Je la raccompagne chez elle, rue de Bretagne : baiser léger sur les lèvres, pour la première fois. Le soir, Pascal m'entraîne dans une soirée chez une amie de la haute, Isabelle de M. Je suis sur un nuage. Je me sens irrésistible. Je crois même que je danse (moi!) dans les salons de cet appartement bourgeois du boulevard Raspail, avec une fille dont je revois encore le visage. Toutes les filles me plaisent cette nuit-là comme jamais. A jamais.»

Ils se marient le 14 avril 1973. Ils ne sont même pas majeurs (la majorité à 18 ans sera une des réformes du président Giscard d'Estaing, en 1974). « On imagine comme nous étions armés pour affronter l'existence, sourit Marie-Aude. Mais il s'appelle Pierre et moi Murail. Nous avons donc construit. Il travaillait (comme fonctionnaire à l'INSEE), j'écrivais. Il a été mon premier vrai lecteur et longtemps le seul. Si j'aime tant raconter les coups de foudre et les amours très juvéniles, c'est qu'il m'en a fourni définitivement le canevas ! Je n'étais pas tombée amoureuse qu'à moitié. C'est resté en moi prodigieusement intact, les souvenirs, les sensations, les mots et je les réactive avec chaque nouveau couple de mes romans. »

Premier amour, dernier amour. Premier lecteur, préféré lecteur. Il a la primeur des créations de son entière moitié, et la primauté de leurs critiques :

« Tous les soirs, je vérifie qu'elle a bien travaillé. Elle me montre spontanément ses feuilles de cahier à spirale 196 pages grand format petits carreaux qu'elle arrache l'une après l'autre. Elles sont intégralement griffonnées de l'écriture que je suis seul à pouvoir décrypter. Néanmoins, pour me faciliter la tâche et ultérieurement celle de Geneviève Brisac, par peur aussi de perdre les précieuses pages qu'elle promène partout avec elle, elle saisit son manuscrit au fur et à mesure. Quand elle a un roman en train, sa journée se décompose donc banalement en : phrases-dans-la-tête, écriture manuscrite puis saisie sur l'ordinateur. Journée assez décomposée, certes, entre deux courses, trois courriels, un plouf dans la piscine de son club, une causette avec notre fille Constance et les coups de téléphone qu'elle reçoit, par exemple de Benjamin ou de Charles, nos fils. Au fait, elle a horreur d'appeler, ne comptez pas trop sur elle.

Chaque soir, dès que je m'installe devant son ordinateur, elle s'éclipse, prétextant par exemple qu'elle doit préparer le repas (« Quand ce sont des nouilles en bloc dans la casserole, c'est le signe imparable qu'elle est en pleine création nouvelle », précise Charles). La cuisine est en face de son bureau. Et, de là, je sais qu'elle guette mes réactions. Essentiellement mon rire, car vous l'avez remarqué, au cœur du pire des drames, Marie-Aude est capable de déchaîner, de façon tout à fait déplacée, des crises d'hilarité. Donc je ris, tous les soirs. Bruyamment. Et je sais qu'à ce moment-là, devant ses fourneaux, elle

m'entend et elle sourit, dans son for très intérieur, en se disant : « Ça marche. » Parfois, je corrige les fautes de frappe. L'orthographe, en général, ça va, le correcteur de Word n'est pas fait pour les chiens. Et, de temps en temps, très rarement, je fais un commentaire, léger, très léger, super léger, sur l'extrême bout de la plus fine pointe de mes pieds. Dans le genre : « Et ce personnage sympathique du début, tu l'as oublié ? » ou bien : « Cette description n'est pas un peu longue ? » Elle le prend mal, ça lui gâche sa soirée mais elle reste digne et muette, comme toutes les grandes douleurs. Le lendemain, pourtant, c'est rectifié et c'est beaucoup mieux. *Of course.*

Marie-Aude écrit donc pour moi, et pour moi SEUL. Vous allez me dire que d'être le premier ne suffit pas à prouver que Marie-Aude n'écrit que pour moi. Or il se trouve que...

... Marie-Aude Murail écrit d'abord pour être aimée. Et qui d'autre que MOI, à part tout le monde, pourrait l'aimer, c'est moi qui vous le demande, cette fois ? Donc, elle écrit pour que JE l'aime. Mais je dois à la vérité d'ajouter quelque chose. Un dernier secret. Marie-Aude voudrait être aimée longtemps, longtemps, longtemps encore après sa mort. Et là, je reconnais que je risque fort, statistiquement, de ne pas tenir la distance pour lui assurer ce « plus de vie », comme le réclame le répliquant¹ dans *Blade Runner*². *Nobody's perfect*³ : je ne suis qu'un homme, dirait ma fille, qui est outrancièrement féministe (pardon-

1. Un répliquant, c'est une sorte d'androïde, un robot, quoi, mais perfectionné, qui ressemble à vous et moi sauf qu'il est fait pour travailler.

2. Un film super de Ridley Scott que je conseille aux filles qui aimeraient encore Harrison Ford et aux garçons qui aiment encore les filles qui aiment Harrison Ford.

3. « Personne n'est parfait », dernière réplique de *Certains l'aiment chaud*, un film que je conseille aux garçons qui aimeraient encore Marilyn Monroe et aux filles qui aiment encore les garçons, etc.

nez-moi ce pléonasma et excusez toutes ces notes, on va finir par se croire dans un numéro de *l'École des lettres* pour les profs).

J'en viens donc logiquement, dans un rare élan de dépossession, à souhaiter ne pas être son dernier lecteur, dès lors que je ne pourrai plus être le premier. N'oubliez surtout pas de parler de ses livres, vous les plus jeunes, à vos arrière-arrière-petits-enfants quand je ne serai plus là pour en tourner les pages. »

Chapitre 6

*Où mon écrivain préféré est toujours écrivain des écoles
en général mais le devient d'une école en particulier,
rencontre son alter pédago, met au point une méthode
de lecture et, ce faisant, exauce une des premières volontés
de son petit garçon.*

« – Maman, pourquoi je suis différent ?

C'est un enfant au regard grave qui me pose cette question. C'est mon enfant. Il n'a pas quatre ans. Je n'ai pas répondu à la question. Ou vaguement : qu'on est tous différents...

Benjamin est vivant, simplement ça, vivant et conscient. Comme il le dit : "Je m'apprends à vivre." Moi, face à lui, j'apprends ce qu'il vaut, ce qu'il vaut vraiment. A moi de reconnaître la valeur de ce cœur qui s'apprend à vivre.

– Et tu sais quoi, maman ? On nous a dit à l'école qu'il y a des gens qui ne savent ni lire ni écrire. Et en France.

– Oui, ce sont des illettrés. Il y en a des centaines en France, des milliers.

– Des milliers ! Mais c'est terrible ! On les a abandonnés...

Voilà. C'est là. C'est là que je sais ce que "vaut" Benjamin. A la justesse de la voix, à la justesse du mot, je sais qu'il y a un juste en face de moi », écrit Marie-Aude dans un texte inédit : *Mon fils de sa mère.*

Au même moment, dans la banlieue de Rouen, une jeune femme commence sa carrière d'institutrice. Suivant de ville en ville le parcours professionnel de son mari, Angers, Montargis, Orléans, Christine Thiéblemont apprend le métier, se retrouve nommée en ZEP. Amoureuse des livres pour enfants depuis toujours, en plus de son travail quotidien, elle devient conteuse en bibliothèque le mercredi et le samedi pour retrouver autrement les élèves en difficulté. Quand la mairie supprime son poste, elle en est au milieu de sa carrière, elle cherche à se renouveler en introduisant la littérature de jeunesse dans son enseignement. Trois ouvrages nourrissent ses convictions : *Grammaire de l'imagination*, de Gianni Rodari, *La petite fille dans la forêt des contes*, de Pierre Péju et *Continue la lecture, on n'aime pas la récré...* Ce dernier lui donne le coup de pouce décisif. Elle applique tous les conseils de Marie-Aude, mais ne lui écrit pas plus qu'elle ne cherche à la rencontrer. Au fil des années, la littérature de jeunesse devient pour Christine une matière à part entière. Tous les jours, dans sa classe, elle lit à voix haute. De tout, des classiques du patrimoine, des textes contemporains, des ouvrages documentaires. Les collègues la voient comme une originale, la rigolote de service, la fan d'albums. Elle a maintenant trente ans d'ancienneté, elle ne veut plus s'ennuyer, elle cherche encore du nouveau, toujours du nouveau. Elle va être servie.

Un jour de juin 2002, le directeur de l'école Guillaume-Apollinaire, en plein centre-ville d'Orléans, vient la voir.

– Vous savez qui vient d'inscrire sa petite fille ici ?

Quand Christine lit le nom sur le registre, elle n’y croit pas. Dans « Constance Robert-Murail », il y a Murail. Elle vérifie à « prénom de la mère » : Marie-Aude.

À la rentrée suivante, elle fonce sur Pierre, lui raconte ses années de recherches, de passion, sa solitude, ses espérances. Monsieur transmet. La semaine d’après, Marie-Aude se pointe. Elle aimerait voir la classe ? Oui. Les dossiers patiemment entassés sur les ogres, les loups, tout ça ? Oui. Christine montre son travail, expose, explique, Marie-Aude écoute.

Ce jour-là, le conte de fées est dans la salle.

Marie-Aude revient quelques jours plus tard, avec *Mystère*, qui vient de paraître.

– Tiens, c’est un cadeau. On va travailler ensemble.

Ni l’une ni l’autre n’hésitent à foncer. C’est comme une évidence. Elles s’attendaient. Quatre rencontres suivent avec les élèves du CP de Christine, plus des heures et des heures de discussion. En bonus, elles deviennent amies. Elles savent que chacune est en train d’aider l’autre à réaliser un vieux rêve. Mettre en pratique, au coin de la rue, en bas de chez elle, immédiatement, ses idées sur l’éducation, l’apprentissage, la transmission pour l’une, ne plus se contenter de passer, comme elle l’a fait tant de fois, devant tant d’autres groupes. Et pour l’autre, faire entrer dans les quatre murs de sa classe, en chair, en os, en paroles et en actions, la littérature contemporaine, bien vivante, par une de celles qui l’incarnent le mieux.

« Les enseignants sont terriblement seuls, commente Marie-Aude, et en plus ils n’osent pas demander. Ils sont bunkerisés, et le plus souvent, ils ont peur de tout regard extérieur qui se transformerait en jugement. Moi, avec

Christine, je fais du coaching d'institutrice.» « Ses critiques, avoue Christine, je ne les aurais pas acceptées venant d'un collègue. Elle m'a dit : "Tu es exigeante avec tes élèves, mais ça ne suffit pas. L'école n'a aucun intérêt si elle ne sert qu'à éliminer." Grâce à elle, j'ai mis en route la pédagogie d'encouragement. Je me suis aperçue qu'on félicitait tout le temps les mêmes, ceux qui réussissaient. D'un seul coup, je me suis mise à chercher TOUT ce qu'on peut encourager chez CHAQUE enfant. Tout a changé. Les enfants arrivaient avec le sourire, les parents se montraient disponibles, prêts à aider, ils étaient fiers ! Avant, j'avais une classe. Tout à coup, j'étais face à vingt-cinq individus. Et c'est Marie-Aude qui me les a fait voir. »

À la fin de cette première année de collaboration, ces vingt-cinq enfants-là font un cadeau à Marie-Aude : vingt-cinq petits bouts de papier où ils lui ont écrit ce qu'est pour eux un écrivain. « Être écrivain, c'est être amoureux de ses personnages », « être écrivain, c'est avoir deux vies, une vie normale et une autre dans les livres, et parfois on ne sait plus où on est car on n'arrête pas de construire et reconstruire des vies », « être écrivain, ça nous fait tellement travailler qu'on ne se rend pas compte qu'on se fait soi-même dans l'histoire ». Des phrases qui semblent si prodigieuses d'intuition à Marie-Aude qu'elle décide de rempiler avec le CP suivant.

Premier constat : la classe de CP, cette année-là, est remuante, bruyante, hyperactive, demande sans cesse « quand c'est la récré ? ». Christine a si bien idéalisé le CP précédent que ceux-là, peu scolaires, lui sortent un peu par les yeux. L'un des enfants, Brian, s'endort même

quand elle raconte une histoire ! Mais la classe est aussi joueuse. Alors, jouons. Marie-Aude a commencé à publier la série *L’Espionne* chez Bayard. Elles décident d’utiliser le texte comme base pour une stimulation inédite. Leur but est d’apprendre à lire, coûte que coûte, à Brian. Christine arrive un matin et dit :

– Je vais vous parler d’une petite fille à qui arrivent plein d’aventures. Elle s’appelle Romarine. Je vous parlerai d’elle tous les mardis.

« Les enfants étaient sciés, se souvient-elle. Ils sortaient du monde finalement très policé des contes, et tout à coup, cette petite fille de papier parlait leur langage, vivait leur vie d’écolier, inventait des engins d’espionnage, créait un club d’espions rien qu’avec ses amoureux, mettait du sérum de vérité dans le café de son papa. Avant de déclencher des tempêtes de rire, *L’Espionne* de Marie-Aude a d’abord scandalisé les petites filles modèles de ma classe, les Blandine et les Éléonore. »

Très vite, les enfants se prennent au jeu. Décident que Romarine existe. D’ailleurs, elle existe puisqu’elle leur envoie des lettres. C’est, bien sûr, Marie-Aude qui les écrit et sa fille Constance qui les illustre. Les petits CP ont trouvé un débouché à leur hyperactivité. C’est à qui sera le meilleur lecteur... des aventures de *L’Espionne*. Ils revendiquent auprès de Christine : hé, on n’a pas encore appris tel son, il nous le faut, c’est pour Romarine ! Même Brian s’y met. Il est amoureux de *L’Espionne* et va cueillir pour elle des jonquilles dans les bois avec son papa. Lui qui faisait des dessins en noir et blanc sort ses premières couleurs pour Romarine. Pour elle, lui, le caïd de la cour de récré, il se met à respecter les règles, il veut être poli-

cier pour la protéger. Au total, fin mai, Christine a bouclé tout le programme. Les élèves ont fini eux-mêmes leur apprentissage, ils sont allés lire devant les grands du CM et les CM les ont applaudis.

«Ç’a été l’expérience de ma vie, sourit Christine. Unique. J’ai trouvé mon alter pédago!»

Mais Brian n’a pas réussi à apprendre à lire. Il arrive tout juste à décoder : pi-ra-te. Dès qu’il est en face de son manuel de lecture, il répète, découragé : «Je sais pas.» Christine refuse qu’on l’oriente vers une classe spécialisée et le fait redoubler. Mais elle et Marie-Aude ont pris une décision : pour que Brian surmonte cet échec, elles vont inventer pour lui une histoire en partant du seul mot qu’il déchiffre : pirate. La consigne est claire : il faut sauver le soldat Brian ! Avec du simple bon sens et énormément d’heures sup, Marie-Aude et Christine mettent au point une véritable méthode de lecture. Les personnages naissent : TI-NO LE PI-RA-TE et CRA-CRA LE RAT. Les premières phrases que les enfants déchiffrent sont minimalistes pour qu’aucun d’entre eux ne soit abandonné. Ensemble, Christine et son coach rencontrent un inspecteur de l’Éducation nationale qui cautionne leur démarche. L’année suivante, Patricia Bucheton, conseillère pédagogique, fait équipe avec elles, les aide à rédiger l’incontournable «livre du maître». L’ensemble, devenu le manuel de lecture Bulle, paraîtra aux éditions Bordas à la rentrée 2008.

Rien ne manque à cette aventure, ni la solennelle distribution des prix de fin d’année, en habits du dimanche, ni le slogan à contre-courant : «Assez désacralisé le livre et la lecture ! Je veux qu’ils soient fétichistes du livre !» que

clame Marie-Aude, ni le roman qu'elle tire de cette complicité inédite : *Vive la République !* sort chez Pocket au printemps 2005. Les affres et l'enthousiasme de l'héroïne professeur des écoles sont ceux de Christine. Le nom du personnage, Barrois, est celui, de jeune fille, de la maman de Marie-Aude...

Quant à Brian, puisqu'il lit désormais couramment, il a pu lire sur son carnet scolaire : « Passe en CE1. » Sauvé ! Mais l'année suivante, dans la classe de Christine, c'est un autre danger qui menace une autre enfant.



Marie-Aude comme vous ne l'avez jamais vue ! En robe et en petite fille modèle, à quatre ans. À côté, sa maman Marie-Thérèse, dite Maité, tenant Elvire dans ses bras.



Dans la famille d'artistes Murail, vous pouvez demander quatre écrivains au choix : Lorris, Elvire, Marie-Aude ou leur papa Gérard.



Marie-Aude travaille partout, en train, sous la douche, dans la rue... Mais c'est ici qu'elle tape ses textes.



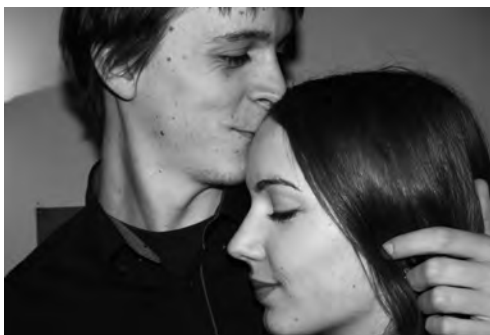
Pierre et Marie-Aude



Benjamin, fils aîné, avec sa femme Sophie et leur gang de filles de gauche à droite et dans l'ordre d'ainesse : Stella, Isis, Romy, Thaïs et Neva quelques jours avant l'arrivée de...



...Vadim, le petit dernier.



Charles, le fils cadet, et Mathilde, un seul impératif : s'aimer.



Constance, à 16 ans déjà une solide réputation de geek et d'otaku.



Deux classes de cours préparatoire : celle de Marie-Aude, au lycée François-I^{er} du Havre (rang des filles, troisième en partant de la droite), et celle de Christine et de la petite Astrid-Mira, à Orléans.

Chapitre 7

*Où mon écrivain préféré (re)découvre le militantisme,
devient marraine d'une petite fille noire, lui offre des
dragées bleu-blanc-rouge et donne envie à tout le monde
de crier Vive la République !*

La tranquille et bourgeoise école primaire Guillaume-Apollinaire du centre ville d'Orléans est en train de changer. Elle prend des couleurs, comme dit Marie-Aude : des petits Africains y entrent au CP, et s'apprêtent à y grandir. Au début, ils en étaient presque à renier leur Afrique natale, pour se faire accepter. Et puis Christine a chanté des chants africains et conté des contes traditionnels, ils ont tous vu les albums *Rafara*, ou *L'Afrique, petit Chaka*. Alors, ils ont relevé la tête. Il y a Séfora, arrivée presque mutique, qui brille maintenant en tête de classe, et qui déclare : « Je préfère écrire que parler » et inspire à son père ces paroles de poétique fierté : « Cette petite fille fait fleurir le rosier du jardin. » Il y a Dembo qui écrit dans son cahier : « en afrique on et povre » et lève le doigt tout le temps, même quand il ne sait pas la réponse, pour plaire à sa maîtresse... Ils en veulent. Ils ont six ans, deux langues, deux cultures, des parents qui rament, tout à apprendre en même temps. Et ils le font. « Ces enfants, dit Marie-Aude, Christine et moi, nous les aimons, nous les admirons. »

Marie-Aude s'est mise en retrait, elle travaille désormais en coulisse. Elle ne vient qu'une fois dans la classe cette année-là. Mais cette fois suffit pour un coup de foudre :

« Parmi les enfants, il y a Astrid-Mira, magnifique, solaire, batailleuse. Pas commode, la gamine. Mais qui se lève et qui danse quand la classe chante avec Claude Nougaro : "Au-delà de leurs oripeaux, Noirs et Blancs seront ressemblants comme deux gouttes d'eau." C'est à elle que j'ai donné le porte-clés qui se balançait à mon sac à dos. Je lui aurais filé ma chemise. Pas parce qu'elle fait pitié. Parce qu'elle attire, parce qu'elle appelle. Et maintenant, je sais la vérité, une part de vérité sur Astrid-Mira. »

Cette vérité, c'est qu'Astrid-Mira vit dans un foyer avec Angèle, sa maman, et 69 euros par mois. Là-bas, au Congo, dans ce qui n'est plus son pays, son père a disparu, sa mère a été emprisonnée, battue, violée, avant de parvenir à s'enfuir, sa fille sous l'aile, grâce à des amis. Leur ancienne maison est aujourd'hui occupée par des militaires. Et, personne ne leur ayant expliqué ce qu'est le droit d'asile, elles sont toutes les deux expulsables. Les grands du CM2 ont entendu les nouvelles. Ils sont venus dire à Astrid-Mira pendant la récré : « Alors, t'es renvoyée ? »

« Je n'ai pas d'opinion sur l'émigration, je ne saurais sans doute pas répondre à des arguments politiques ou économiques, écrit Marie-Aude. Mais je voudrais prendre Astrid-Mira par la main et aller voir l'un de ceux qui lui ont refusé un coup de tampon sur un papier. Puis lui demander, les yeux dans les yeux :

– Qu'est-ce qu'elle vous a fait, cette petite fille-là ? En quoi met-elle la patrie en danger ? »

Jeune maman, Marie-Aude a jadis participé à la création d'un collectif de parents post-soixante-huitards, avec autogestion et engueulades à la clé. Une révélation. Une bonne école. Et puis, il y a déjà longtemps qu'elle fait partie de la Charte des auteurs et illustrateurs pour la jeunesse, cette association de plus de huit cents créateurs qui hésite entre la bande de potes et le syndicat pur et dur. Elle y est arrivée machinalement, cooptée d'office, « pour me rapprocher d'Elvire, à la mort de notre mère », confie-t-elle. Elvire trésorière, Marie-Aude est entrée au bureau. Elle n'a pas mis longtemps à se prendre au jeu, lisant de A à Z le *Code de la propriété intellectuelle*, pour traquer les abus et les crasses faites aux auteurs, et les dissuader de signer certains contrats. Elle a vite constaté que ses collègues sont de faux solitaires que taraude le désir d'agir ensemble. Elle a eu récemment l'idée de leur demander par Internet de raconter leur premier amour de lecture. Plus de quatre-vingts d'entre eux ont accepté de jouer au jeu de « je me souviens » pour évoquer le livre qui a marqué leur enfance : Fantômette ou Bob Morane, la Comtesse ou *Boucle d'Or**.

Alors, tout à coup, elle qui dit n'avoir aucune expérience militante, à peine inscrite au comité de soutien à Astrid-Mira créé par des enseignants et des parents d'élèves, elle décide de s'adresser solennellement à tous les

* *Un amour d'enfance*, Bayard éditions, novembre 2007.

chartistes par Internet : « Envoyez un livre dédicacé pour Astrid-Mira. Signez et faites signer la pétition. »

623 signatures électroniques suivent aussitôt sur le site créé dans la nuit par l'aguerri Thierry Lenain. Et 118 livres arrivent dans la boîte aux lettres de Marie-Aude. Des cadeaux de consolation pour une petite fille blessée, traquée, humiliée, victime d'injustices, bien sûr, et aussi une façon de créer autour d'elle un cordon, non pas sanitaire, mais symbolique et poétique. Le collectif se mobilise sur le mode festif : lecture de rue par les enfants, gâteaux offerts aux passants... mais aussi sérieux : défilé avec RESF (Réseau d'éducation sans frontières) pour demander le maintien des hébergements d'urgence, avocat embauché dans l'espoir d'obtenir un référé... La presse écrite et audiovisuelle relaie. Des élus de tous bords soutiennent. Et, enfin, la mobilisation sans répit de RESF et de tous les comités à travers la France, toujours dans le respect de la légalité et de l'ordre public, porte ses fruits : une circulaire datée du 13 juin, dite circulaire Sarkozy, permet la régularisation des sans-papiers sous certaines conditions. Astrid-Mira les remplit toutes !

Le samedi 1^{er} juillet, c'est l'apothéose à la mairie de La Ferté-Saint-Aubin. Sur l'air de Julien Clerc, « Nous sommes tous, tous, tous des réfugiés », entourée de tous les élus, Astrid-Mira reçoit le baptême républicain. Sa marraine, Marie-Aude, lui affirme chevaleresquement : « Je suis là pour veiller à ce que tu travailles bien à l'école. » Les dragées sont aux couleurs de la France qui accueille, qui sauve et qui fait rêver d'un monde meilleur. Le comité offre à Astrid-Mira un maillot de bain et une grande serviette de plage pour ses premières vacances bien

méritées au centre de loisirs et la fête se poursuit par un joyeux repas au restaurant et des embrassades dans la rue.

À la veille de la rentrée, c'est la douche froide. Un fonctionnaire tout droit sorti d'un roman de Kafka répond au dossier bien bouclé, parfaitement en règle, obtenu au prix de levers matinaux, de queues au « guichet Sarkozy » de la sous-préfecture, d'obéissance civique et de courses multiples au bordereau manquant, par ces mots qui rappellent à certains les lettres types de refus d'éditeurs :

« Au terme de cet examen d'ensemble de votre situation, j'ai décidé de ne pas réserver de suite favorable à votre demande. »

Pire : il affirme à Angèle que « cette disposition ne porte pas une atteinte disproportionnée à votre droit à mener une vie familiale normale. »

Ben oui, c'est connu : un mari disparu, des violeurs armés jusqu'aux dents plein la maison et un pays au bord de la guerre, ce sont les conditions de base d'une vie familiale normale. Vive la langue de bois administrative ! Révolté, le comité rempile. Multiplie par 5 les signatures de la pétition. Inonde la préfecture et le ministère de l'Intérieur de lettres de protestation. Pendant ce temps, au CE1, Astrid-Mira lit, écrit et pense en français dans le texte.

Et puis soudain, à la mi-janvier 2007, arrive une lettre de la préfecture :

« Je vous informe qu'aux termes d'un nouvel examen de votre dossier, j'ai décidé de vous admettre à titre exceptionnel au séjour en France et de vous délivrer – quel mot adéquat – une carte de séjour temporaire “vie privée et familiale” d'une validité de un an et renouvelable. »

Cette année-là, pour la fête des mères, Marie-Aude a reçu de son fils Benjamin un livre de Noam Chomsky – ça change du mixer ou de la sorbetière, non ? sourit-elle. Un livre où ce trésor vivant de la subversion affirme que dans nos démocraties « nous pouvons faire une infinité de choses sans risquer la prison, la torture ou l’assassinat politique. Paradoxalement, nous aurions tendance à nous sentir impuissants du fait même de cette liberté. » Mais, comme le dit encore Chomsky, « à la différence des Américains de bonne volonté, les Colombiens ou les Kurdes persécutés ne me demandent pas ce qu’ils peuvent faire, ils me disent ce qu’ils font ».

La France, tu l’aimes ou tu la quittes, disent certains sous un drapeau qui claque... Demandons-nous juste qui, dans cette affaire, a vraiment prouvé son amour de la France, de la France telle qu’elle est désormais, et telle qu’elle devrait être.

Chapitre 8

*Où notre écrivain préféré parle de son écrivain préféré
qui lui-même avait certainement un écrivain préféré,
mais c'est une autre histoire.*

Au-dessus du bureau ultramoderne de Marie-Aude, avec ordinateur, imprimante et Internet, il y a un grand portrait encadré au mur. Dans sa poche, quand elle voyage et rencontre ses lecteurs, il y a une photographie du même homme. Le front dégarni, une longue barbe frisée, de grands yeux bons, des mains rêveuses, c'est Charles Dickens, mort en 1870 à 58 ans. Elle travaille sous sa protection. Elle l'appelle son *heavenly father*, son père céleste.

À dix-sept ans, elle a piqué un livre de lui dans la bibliothèque de son père. Un énorme volume relié du Cercle du bibliophile : *Notre ami commun* (*Our mutual friend* en anglais), le dernier achevé par Dickens, qui est mort en écrivant le suivant. C'est un choc, une révélation. Ce roman la fait pleurer, rire, désirer, tout. Quelque chose de physique. Elle découvre qu'une lecture peut transformer, comme un virus, comme une passion. Elle tombe amoureuse à la fois de l'auteur, Charles, et du héros, Eugen, un avocat sans cause, un nihiliste romantique, qui apprend à lire en secret à une jeune fille pauvre et illettrée, et la traite comme une lady. L'histoire emporte, transporte Marie-Aude, alors à son tour elle emporte l'histoire partout avec

elle, dans ses cachettes, dans ses refuges, dans son monde. « J'ai couché avec ce livre », dit-elle. C'est un amour réciproque. Elle ravive sa flamme. Il inspire sa vie.

Elle est toujours restée fidèle à Dickens, à sa manière. Dans son premier roman (qui n'est pas pour enfants), *Passage*, elle lui a très tôt rendu un hommage enfantin, éperdu. Elle lui a écrit une lettre, comme on n'en envoie qu'au Père Noël, qu'aux disparus. Elle lui a dit ceci :

Ô Charles, dans vos romans comme dans les yeux des marins, il y a des oiseaux scintillants et des fumeries d'opium. Ô Charles, dans vos romans comme dans une lanterne magique, passent des îles et des bateaux, des bateaux chargés d'épices ou d'esclaves. Alors, dites-moi quand partons-nous pour le bonheur ? (...)

CHARLES DICKENS, à l'abbaye de Westminster, une dalle porte votre nom. De pleins autocars de touristes viennent la piétiner. Je m'y agenouillerai pour la troisième fois, mais ce sera la dernière, car je sais ce que je veux depuis si longtemps vous demander.

– Charles Dickens, vous que j'ai élu « my heavenly father » dans le désert de mes dix-sept ans, laissez-moi vous tenir la main encore un peu. Charles Dickens, pour quelques pas de plus, pour quelques mots qui manquent, j'ai encore besoin de vous.

De Noël en Noël, vous m'avez accompagnée. À mon dernier Noël, vous serez toujours là.

Prenez-moi la main, Charles, et guidez-moi, par une de ces routes poussiéreuses où Nell ensanglanta ses pieds, guidez-moi jusqu'à vous, au paradis... des hommes de lettres.

Plus tard, elle a baptisé Charles son second fils, en son honneur. Et puis, elle a tout fait pour lui ressembler.

Comme lui, une verve intarissable, une énorme capacité de travail. Comme lui, le goût de la caricature, une prédilection pour l'humour qui venge les opprimés, le génie des noms qui claquent comme des étendards et annoncent les caractères. Comme lui, elle est du côté des enfants. Elle a son éloquence, sa foi dans le pouvoir des mots. Les livres ne peuvent peut-être pas changer le monde, mais ceux qui les lisent, si ! Comme il a fait le tour d'Angleterre, et au-delà, elle fait le tour de France – et de Navarre, et du reste du monde – pour lire à haute voix, rencontrer les lecteurs, discuter, convaincre, émouvoir. Comme lui, elle sait faire rire et éclater en pleurs dans une même phrase, un même élan. Comme lui, elle se lève tôt, elle se couche tard, elle court de gare en gare, de port en port, et elle grimpe dans les avions comme il a sauté sur des bateaux. Sa photo toujours serrée entre agenda et manuscrit.

Et puis, elle a tenté quelquefois de parler de lui. Mais Dickens n'était plus si célèbre. David Copperfield ? Les enfants croyaient, à une époque, que c'était le magicien, l'ex de Claudia Schiffer (sans savoir que c'est justement en hommage au héros de Dickens que celui-ci avait pris son pseudonyme). Les adultes croyaient qu'il écrivait pour les enfants, alors que la plupart de ses livres sont illisibles avant l'âge de la majorité. Tant pis. Elle se disait que Charles appartient à ceux qui le méritent.

Et puis encore, c'est sur une étagère dans la bibliothèque vitrée qui protège, chez elle, les œuvres complètes de Dickens, dans toutes les éditions, tous les formats, en V.O., en français, poches fatigués ou demi-chagrin patinés, que Marie-Aude a déposé pieusement sa médaille de chevalier de la Légion d'honneur.

Et puis enfin est venue la cinquantaine, l'heure des bilans, le « milieu du chemin de notre vie ». Marie-Aude a fait ses comptes. Elle avait des dettes. Elle s'est mis en tête de les payer, rubis sur l'ongle. Oui, il restait quelque chose à faire pour lui. Une autre mission à accomplir.

En juin 2005, lors de la traditionnelle présentation des livres de la rentrée à l'école des loisirs, au moment réservé à la toute fraîche collection de biographies Belles Vies, Marie-Aude est entrée, un béret vissé sur sa tête. Ceux qui étaient autour de la grande table de la salle de réunion, ce jour-là, n'oublieront jamais le plaidoyer vibrant qu'elle fit à l'amour, plus qu'à la gloire, de Charles Dickens. C'était un chant, c'était un cri de révolte, c'était une prière. Mais qu'on l'ouvre, qu'on le lise, qu'on le connaisse, qu'on le comprenne ! Qu'on cesse donc de les affubler, lui et ses pairs, de l'étiquette en forme d'inscription mortuaire de « classique » ! Qu'on l'appelle un vivant ! Car c'est bien ce qu'il est. Et elle était plus vivante que jamais, d'incarner tout ensemble l'admiration, l'empathie, l'urgence à le partager. Elle avait beau le connaître par cœur, être pétrie, imprégnée, pénétrée de ses œuvres complètes, ces derniers temps elle avait tout relu. Au point de mélanger ses phrases à lui avec les siennes à elle. Ainsi pourvue, elle avait foncé, comme il fonçait. En deux mois, la biographie était finie. Mais elle, elle galopait encore, dans la fièvre de le retenir, de le livrer.

Combien d'entre nous, ce soir-là, ont fouillé leur bibliothèque, combien ont fait un crochet par une librairie pour se procurer la marchandise, combien ont veillé tard, emportés, un soir radieux de juin, à Paris, dans les brumes et les neiges des bas quartiers de Londres, com-

bien ont replongé dans leurs souvenirs d'*Oliver Twist* ou de *Mr. Pickwick*, combien, enhardis, ont préféré ouvrir un roman méconnu ?

Tous, je parie. Cet amour était plus que communicatif. Il était contagieux.

Chapitre 9

Où mon écrivain préféré préfère, plutôt que de débiter des généralités sur l'écriture et l'inspiration, nous donner un exemple précis et détaillé de ce qui s'est passé dans sa tête et dans sa vie pour que Simple paraisse.

Après avoir écrit *Maité Coiffure*, Marie-Aude se demande ce qu'elle va faire.

Elle a une scène en tête : une soirée à la campagne, une bande de jeunes gens et, au milieu d'eux, un enfant différent. Avec un don particulier. Quelque chose comme un contact avec le petit peuple des elfes et des fées. Une sorte de voyance.

Voilà pour le point de départ.

Elle descend se balader sur les bords de Loire, comme naguère elle allait le faire le long de l'océan. Et comme elle a la balade efficace, quand elle revient, après un détour par le Simplet des contes de fées, l'enfant différent s'est transformé en adulte. Ou plutôt : en enfant de trois ans dans un corps d'adulte.

D'enfant de trois ans, en 2003, elle n'en a plus sous la main. Alors, elle reprend ce cahier où elle a consigné à vingt-six ans ce qu'elle appelait « les petites voix », les expressions et les mots d'enfants de Benjamin et de ses copains du jardin public. Une après-midi, elle kidnappe sa nièce Cassandra et l'emmène sur les manèges pour

l'écouter parler. Enfin, elle relit dans *Mon fils de sa mère*, son journal inédit de grossesse et de maternité, les conversations avec son enfant premier-né.

Et soudain, comme un accent familial surpris au cours d'un exil, comme un appel impérieux de l'esprit d'enfance, elle réentend cette voix-là. La voix de trois ans. Son exigence. Ses grandes questions métaphysiques : la mort, l'amour, le sexe, les autres, pourquoi, pourquoi ?

Elle se remet à réfléchir. Retrouve des évidences oubliées, cette idée doltoïenne que l'enfant de trois ans vous transperce, vous révèle ce que vous êtes, remet tout le monde à sa place. Elle sait qu'elle tient un fil. Elle choisit un nom, Maluri, l'anagramme de Murail. Un prénom, Barnabé, clin d'œil à Barnabé Rudge, l'idiot créé par Dickens. Puis un autre prénom, celui de son coiffeur, Kléber, pour le frère du héros. Sa décision est prise : elle vengera sa déception horrifiée à la fin de *Rain Man*, quand Tom Cruise laisse son frère autiste, Dustin Hoffmann, repartir pour l'institution. Dans son histoire à elle, Simple, le débile, n'y retournera pas, dans son « institution » maudite !

Puis elle en revient à l'un de ses points de départ : « Je voulais que Simple ait un don. Un compagnon invisible, peut-être ? Que lui voit, et que les autres ne voient pas. » Ce sera un vieux lapin, l'inoubliable Monsieur Pinpin, qui ne sait pas encore qu'il va trôner en couverture. Marie-Aude repense à sa propre enfance, du temps que les bêtes en peluche parlaient. « Ils disaient tout ce qui nous était interdit, les gros mots, les choses graveleuses. On leur croyait vraiment une vie propre. » Monsieur Pinpin sera un lapin qui parle... « Mais j'ai décidé d'adopter le procédé de Bill Watterson dans la bédé de *Calvin et Hobbes* :

Quand Calvin, le petit garçon, est seul avec sa peluche, le tigre prend vie et parle. Dès qu'un adulte entre dans le champ, hop, le tigre redevient peluche. »

Pour donner de la crédibilité au handicap mental de Simple, Marie-Aude se documente. Ne laisse rien au hasard. Pioche des infos partout. Dans le texte d'une conférence sur « les causes obstétricales du retard mental » aussi bien que dans la brochure de l'UNAPEI, *Votre enfant est différent*. Jusqu'à en arriver à la perfection documentaire : « Les gens qui lisent ce livre pensent que j'ai été éducatrice ! » Et s'il reste une question en suspens, il y a, à 500 kilomètres de là, mais branchée par mail, la fidèle Colette, l'amie documentaliste, capable de répondre à « Quelles sont les dates de la rentrée pour les étudiants en deuxième année de médecine ? » ou bien à « Qui peut être le tuteur d'un majeur ? »...

Quant à l'écriture même de *Simple*, le rythme, le style, les émotions mêlées, l'humour, c'est son affaire, son alchimie plus indescriptible que secrète : « J'étouffe parfois un rire quand j'écris, confie-t-elle à Colette, un peu comme on ferait une farce dans le dos de quelqu'un. »

Il y a bientôt trente ans, elle avait prévenu, à la dernière page de sa thèse en Sorbonne, vous vous souvenez ? Ce texte qui parlait de bonheur, au grand dam des coincés du jury :

« Plus le temps va, moins je vois d'inconvénients à passer pour une demeurée. Demeurée en enfance. »

Ainsi se comprend la fin de *Simple* : « C'est pas obligé d'être mort. »

Ce qui n'est pas obligé, insiste Marie-Aude, c'est que nos trois ans meurent en nous. Passons en revue les grands

moments de nos existences : amour, acuité intellectuelle, curiosité insatiable, communion avec l'univers entier, joie de jouer, de chanter, de parler, d'inventer, plaisir d'habiter son corps. Tout à coup, nous avons trois ans de nouveau. Pour toujours.

Voilà. C'est comme ça que ça marche, la création littéraire. Avec Marie-Aude, ça fonce. Trois mois pour *Simple*. Moins de cinq mois pour les 500 pages de *Charity*, écrit d'octobre 2006 au 13 février suivant. Son mari (et lecteur préféré) se souviendra toujours de cette veille de Saint-Valentin où elle lui fit un cadeau d'un genre particulier :

« Nous avons lu *Charity* en feuilleton TOUS LES SOIRS sur l'écran de l'ordinateur, Constance et moi. Ce jour-là, pour la première fois, Marie-Aude m'a sonné au bureau pour me dire qu'elle avait F-I-N-I et qu'elle avait pleuré après avoir tapé les derniers mots : « la vie, la Vie ».

Chapitre 10

Où, tandis que ses lecteurs se demandent comment elle écrit, mon écrivain préféré se demande pourquoi.

Moi qui rédige, depuis une dizaine d'années, ses quatrièmes de couverture, comme celles de quelques autres, j'ai, de ce fait, le privilège de lire ses romans presque avant tout le monde.

C'était un dimanche après-midi d'hiver 2004. Assise par terre, jambes allongées, adossée au canapé, j'avais attaqué le manuscrit de *Simple*. Au fur et à mesure de ma lecture, j'empilais les feuillets lus à ma gauche. Complètement absorbée, ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que je me suis aperçue que la pile de gauche avait disparu. Ma fille Mathilde, quatorze ans à l'époque, s'était assise dans mon dos et piochait les pages au lieu de faire ses devoirs. Impatiente, elle aussi. Heureuse de l'avant-première, captivée, émue aux larmes et hilare elle aussi. Ce soir-là, ce fut plus fort que moi, j'avais beau me dire qu'elle n'avait pas que ça à faire, et vraiment pas besoin de mes encouragements, j'ai envoyé un mail à l'auteur pour la remercier, la féliciter, lui répéter le cri du cœur de ma fille : « C'est du très grand Marie-Aude. »

Et en recevant sa réponse, qui disait en substance : « Merci, ça fait du bien, parce que je ne suis jamais sûre », j'ai soudain compris quelque chose de très important.

Ni l'expérience, ni la puissance de travail, ni les succès n'y changeront rien : une petite fille qui doute peut devenir une femme accomplie et un grand écrivain, reconnue, fêtée, admirée dans le monde entier, elle reste, tout au fond, une petite fille qui doute. Pour elle, aucune parole de reconnaissance ne sera jamais vaine, ni superflue, ni dérisoire. Ni suffisante.

Marie-Aude a beaucoup dit et répété qu'elle était une machine à inventer, une usine à faire des phrases, qu'elle passait son temps à refaire le monde en mots, du matin au soir et du soir au matin, en pleine nuit, sous la douche, aux fourneaux, dans le train, pendant ses promenades en bas de chez elle aux bords de Loire ou à l'autre bout de la terre. Elle l'a confessé tant et plus, son péché mignon de tout recycler, peur de la mort, douleur d'aimer, maladies, fric qui file, injustices, paroles qui tuent... Elle le disait et elle le prouvait. Alors, preuves à l'appui, livres en main, on pensait avec elle que « le bonheur sur la terre, c'est de savoir quoi faire de son malheur ». On avait, du coup, fini par la croire invincible, infatigable. Dans les expressions « machine à ci, usine à ça », on avait retenu l'idée de mécanique bien rodée, bien huilée, qui carbure toute seule. Cette époque est-elle révolue ? Ce qui est sûr, c'est que Marie-Aude parle désormais à cœur ouvert de ses hésitations. Dans un texte rédigé pour le Salon du livre de Berlin, voici comment elle évoque ses dilemmes et ses démons :

« Les autres écrivent beaucoup. Ce constat décourageant fait qu'après avoir fini un roman j'hésite à entreprendre le suivant. D'autant qu'écrire est très fatigant.

Je peux pendant des semaines fuir mon bureau, mon cahier, mon stylo. C'est la période où l'ordre règne dans mes armoires, dans mes tiroirs, dans mes dossiers. Je mets le monde en piles ou sous pochette plastique. Des départs d'intrigues me zappent la tête tandis que j'effile des haricots verts (car c'est aussi la période où ma famille redécouvre les légumes frais). Tout ce qui n'est pas l'écriture devient urgent et les Post-it fleurissent dans ma maison : « coller photos vacances », « prendre rendez-vous orthodontiste ». « Écrire, dit Mathieu Lindon, c'est gérer ces milliers d'heures où l'on n'écrit pas. » Et l'angoisse monte tandis que le temps passe. Je sais que, si je veux réécrire un jour, je devrai cesser de m'intéresser au monde, d'y participer, de l'écouter et de le regarder. La solution radicale serait d'investir dans l'achat d'un caisson d'isolation sensorielle. A défaut, j'ai mis au point une méthode qui m'inquiète un peu.

Porte close, je m'allonge sur mon lit, sous ma couette, et je mets des oreillers jusque par-dessus ma tête. Me voilà dans mon terrier, encore aux aguets, prête à surgir pour aller chercher à la poste un paquet recommandé (et est-ce que ma fille ne m'a pas signalé l'absence criante de Nutella ?). Mais l'engourdissement vient, avec des pensées enfin rassérénantes. Je me dis combien j'ai vendu de livres cette année, et combien *Simple* a obtenu de prix. Choses inavouables, choses inavouées, car il ne faut pas se vanter, mais qui m'assurent que je vaux objectivement quelque chose, ce dont je doute en permanence. Mon terrier se fait grotte. Écrire. Je vais écrire. Pour le bonheur d'être moi, pour le bonheur d'être forte. Et seule. Prendre confiance en moi pour accepter de perdre pied.

D'ailleurs, j'ai des idées. Un personnage que j'aime déjà, un marginal, un taré, quelqu'un qui me ressemble. L'eau envahit la grotte. Quelques phrases flottent devant moi. Puis, c'est la plongée à pic. Mes phrases deviennent des images incohérentes dont je ne veux même pas garder le souvenir quand je remonte à la surface. J'étouffe, je ne sais plus ni qui je suis ni où je suis. Je repousse l'oreiller, je happe un peu d'air frais et j'aperçois les chiffres de mon réveil qui m'indiquent que je viens de dormir exactement six minutes. Je referme mon caisson. Ce sera ce jour-ci ou le suivant. Dans le courant imprévisible, je pêcherai un roman. »

BIBLIOGRAPHIE

À L'ÉCOLE DES LOISIRS

Dans la collection MOUCHE

Le Chien des mers

illustré par Yvan Pommaux, 1988

Le hollandais sans peine

illustré par Michel Gay, 1989

(nouvelle édition en couleurs 2010)

Le changelin

illustré par Yvan Pommaux, 1994

Qui a peur de madame Lacriz ?

illustré par Philippe Dumas, 1996

Souï Manga

écrit avec Elvire Murail, illustré par Shelmih Hiaghé, 1999

(nouvelle édition 2010)

Peau-de-rousse,

illustré par Alice Charbin, 1999

Patte-Blanche

illustré par Anaïs Vaugelade, 2005

22!

illustré par Yvan Pommaux, 2008

La bande à Tristan

illustré par Gabriel Gay, 2010

Dans la collection NEUF

MythO, 2001

Nonpareil, 2007

Malo de Lange, fils de voleur, 2009

Malo de Lange, fils de Personne, 2011

Malo de Lange et le fils du roi, 2012

La série des Émilien

(rééditée en 2006)

Baby-sitter blues, 1989

Le trésor de mon père, 1989

Le clocher d'Abgall, 1989

Au bonheur des larmes, 1990

Un séducteur-né, 1991

Sans sucre, merci, 1992

Nos amours ne vont pas si mal

dessins de Dupuy-Berbérian, 1993

Dans la collection MÉDIUM

Ma vie a changé, 1997

Amour, vampire et loup-garou, 1998

Tom Lorient, 1999

Oh, boy! 2000

L'expérimenteur, 2003

Maité Coiffure, 2004

Simple, 2004

La fille du docteur Baudoin, 2006

Miss Charity

(grand format illustré par Philippe Dumas), 2008

Le tueur à la cravate, 2010

La série des Nils Hazard, chasseur d'énigmes

Dinky rouge sang, 1991 (nouvelle édition en 2011)

L'assassin est au collège, 1992 (nouvelle édition en 2011)

La dame qui tue, 1993 (nouvelle édition 2012)

Tête à rap, 1994

Scénario catastrophe, 1995

Qui vent la peau de Maori Cannell ? 1997

Rendez-vous avec Monsieur X, 1998

Dans la collection BELLES VIES

Charles Dickens, 2005

QUELQUES TITRES CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Pocket

Golem

(écrit avec Lorriss et Elvire Murail)

cinq volumes parus en 2002, réédition en un seul volume en 2003

Vive la République ! 2005

Gallimard

Mystère,

illustré par Serge Bloch, 1987

Bayard

L'oncle Giorgio

illustré par Yves Besnier, 1990

Graine de monstre

illustré par Gilles-Marie Baur, 1991

Jésus, comme un roman..., 1997

D'amour et de sang, 1999

Noël à tous les étages

illustré par Boiry, 2001

Jeu dangereux, 2003

Dragon-mania, 2004

Il était trois fois

écrit avec Elvire Murail

illustré par Denise et Claude Millet, 2004

Je suis un héros

illustré par Stanislas Barthélémy, 2006

La série L'espionne

17 titres publiés depuis 2001

Pour en savoir encore plus :

www.ecoledesloisirs.fr

www.marieaudemurail.com

